

À Grande-Synthe, l'espoir fait vivre



Camp de fortune à Grande-Synthe (Nord). 24/01/2022 © Nephtys Bodet

Quand je rencontre Pavel, ce jeudi de janvier, il fait froid. Il y a du vent, de la pluie, et de la boue qui couvre nos chaussures. C'est assez habituel à Grande-Synthe. Ici, tout est question d'habitude. Que l'on soit arrivé il y a deux jours ou deux mois, c'est du pareil au même. Les journées passent, passent et passent encore. Passer. Il faut passer. Pavel et ses amis l'attendent ce passage. Suspendus à leur téléphone comme à une bouée de sauvetage, ils rêvent de signaux, quelque chose qui leur donnerait espoir. Sur le petit carnet que je lui donne, Pavel l'écrit, en sorani, l'un des dialectes kurdes, ههوا : "j'espère".

Il en faut de l'espoir pour survivre ici. Entre le froid et l'humidité du nord, et l'épaisse fumée noire qui s'échappe des pneus et des bouteilles en plastique, vides et brûlés. Il faut bien se réchauffer. Un tee-shirt et une légère veste en faux cuir. Voilà les uniques protections de Pavel contre une nature qui n'en finit pas de leur rendre la vie dure.

Dans son autre vie, Pavel était étudiant à l'université. Il me montre, fièrement, une photo de lui, en tenue de football, entouré de sa bande de copains. Il aurait voulu être entraîneur pour les enfants. Mais il compte bien le devenir, là-bas, en Angleterre.



Feu de camp à Grande-Synthe (Nord). 24/01/2022 © Nephtys Bodet

Soudain, son regard reprend vie et il me parle avec enthousiasme de Kylian Mbappé, Paul Pogba ou encore Antoine Griezmann. À l'évocation de ces grands noms du football français, un vif débat est déclenché entre Pavel et ses amis, dont je suis automatiquement exclue (mes connaissances du monde sportif relevant du ridicule). Face au vide inter-galactique qui a dû s'installer dans mon regard à cause de mon incompréhension, le groupe explose de rire. Une fois mon ignorance démasquée, on prend le temps, chacun, de s'allumer une cigarette. Pavel me demande mon briquet. Je regarde celui qui pend dans sa main, gris foncé et vert clair sur les bordures. On échange. Clic. Clic. Clic. Pas de flamme. Un autre éclat de rire sonne. Son feu est vide, le mien plein. Je peux dire au revoir à mon petit briquet rose. Je fais mine de lâcher une larme en mémoire du briquet perdu et les rires repartent de plus belle. Ils nous demandent ce qu'on fait dans la vie. On leur explique. Nous aussi, on est étudiantes. On échange sur la fac, sur l'avenir. L'un d'entre eux va rejoindre sa femme et son petit garçon, déjà bien arrivés de l'autre côté. Pavel, lui, n'a personne à rejoindre, rien d'autre qu'une nouvelle vie, *"un travail et puis si possible reprendre mes études"*. Rien de plus, rien de moins. Ensemble, ils fantasment leur futur. Pourtant, il y a très exactement deux mois, le 24 novembre, les corps sans vie de 27 personnes étaient retrouvés dans les eaux glaciales de la Manche.

" - Et ça ne vous fait pas peur ?

- Si, très. Mais on a plus le choix."

La mort elle-même, qui les guette à chaque instant, ne parvient pas à affaiblir la puissance de leurs espoirs. La boule au ventre, ils passeront, quoiqu'il arrive.

À seize heures, nos chemins se séparent. L'espace de quelques heures, on aurait pu croire que nos seules différences résidaient dans le genre et la nationalité. Des blagues, un briquet perdu, des cigarettes partagées, un thé et on pourrait facilement oublier que leur nuit sera sûrement rude. Comme elle l'est toujours. Sur le camp, nombreux sont les exilés à nous quémander des

“medicines for sleep” (médicaments pour dormir). Le sommeil est difficile à trouver ici. Je jette un dernier coup d'œil en partant. J'espère qu'ils réussiront à dormir.

Sur le quai de la gare, nous sommes de retour dans notre réalité. Confortable. Alors que je fixe l'écran affichant les départs des trains, une main me tapote l'épaule. Je mets longtemps à comprendre que la personne qui se trouve au bout de cette main qui me tend ce briquet rose, c'est Pavel. Comme si notre rencontre datait d'une décennie. Il va tenter ce soir. En camion. Il a des contacts, il attend un train qui l'emmènera vers Hazebrouck. De là, il sautera dans un camion et il foncera vers sa nouvelle vie.

Je monte dans mon train. Mes intestins sont comme enroulés sur eux-mêmes. Et si il avait un accident ? S' il se faisait arrêter et dubliner ? S' il mourrait ? Le lendemain, je me surprends à scanner les journaux, à la recherche du moindre indice. Je n'aurais jamais de nouvelles de Pavel. Je l'imagine en Angleterre, dans un petit appartement douillet, dans une banlieue de Londres, passant ses samedis matin à entraîner de jeunes équipes de football et partir au bar, le soir, regarder les matchs avec ses amis. هيو ا

Nephtys Bodet